

Le chaâbi tonique de Chaou, ultime légende vivante du blues de la casbah

Tout petit, Abdelkader Chaou aimait à se griser de ces bouffées de musiques qui s'échappaient des cafés maures de la casbah. d'Alger où il a vu le jour un 10 novembre 1941. Dans ce type d'établissement, où circulaient thés, cafés, et parfois joints, la clientèle, assise à même des nattes de « doum » (feuilles de palmiers tressées), l'œil mouillé par la nostalgie ou teinté de douce mélancolie, écoute religieusement les propos d'un cheikh (maître) du chaâbi, sanctifiés par de vigoureux coups sur la corde du « beyt » (littéralement : maison mais désigne également le Mi « bourdon ») du mandole. Le cheikh en question fut El Hadj El Anka et, dans les années 1960, tous les mercredis, il passait en direct dans une émission radio. Ce rendez-vous hebdomadaire, le jeune Chaou l'attendait avec impatience chaque semaine qu'Allah faisait. Le phrasé particulier et les rythmes syncopés et nerveux du grand maître lui donneront un goût prononcé pour le chaâbi et la volonté d'en écrire quelques pages.

La première occasion d'étaler son savoir-chanter lui sera offerte le jour de l'indépendance, un 5 juillet 1962, où chaque quartier algérois avait à cœur d'organiser une fête pour saluer l'événement. C'est donc dans sa « houma » (quartier), rue du Centaure qu'il se produira, sur une scène de fortune, bricolée avec des branches d'arbre, en première partie de la star d'alors Farid Oujdi. Il s'en tire plutôt bien et acquiert le titre de gloire locale. Ce passage le fera surtout remarquer par la troupe « El Djamalla » qui l'intègre dans ses rangs. Avec elle, il répète, sous la direction du chef d'orchestre Saïd Oumitouche, dans un petit théâtre avoisinant la mosquée Ketchaoua. Le voilà sur les routes, sillonnant la Kabylie (région de ses parents) et la Mitidja, à bord d'une camionnette et s'égosillant derrière une sono défaillante.

En 1966, Baït, régisseur à la RTA (aujourd'hui EN-TV, office de la radio-télévision algérienne), séduit par les qualités vocales d'Abdelkader, lui fait enregistrer deux morceaux : *Sallam Ef Lehwa* et *Darni Hwil Ghezala*. L'année suivante, il grave enfin son tout premier 45 tours, avec la collaboration fructueuse du compositeur et propriétaire d'un des rares studios d'enregistrement privé de l'époque, sis rue Hoche, à deux pas de la RTA. La complicité artistique qui unit les deux hommes se poursuivra et se concrétisera par un succès monumental avec *Djah Rebbi*. Lequel ouvrira en grand à Chaou toutes les portes de la reconnaissance. Son chaâbi remodelé, vif et attrayant lui vaudront des engagements incessants. Audacieux, il se permet même une reprise de « Youm El Djemaâ », un classique tenu pour « intouchable ». On a souvent reproché à Abdelkader ses tendances pour les airs « légers » mais on oublie que cet artiste élégant, virtuose du mandole, reste, au fond, plus proche qu'on ne le croit des sources qui ont abreuvé le chaâbi. Chansons tristes ou gaies, ambiance de fête, emprunt à la tradition ibérique à travers *Chehlat Layani*, interprété autrefois par Luis Mariano et quelques grands d'Espagne, Chaou, avec un art, dont lui seul a le secret, nous parle directement au cœur sans négliger les hanches.

Rabah Mezouane.